

# ANDRÉ GIDE

## les bœufs, les pies et la laitière

par Maurice BEDEL

17 Mai 1930

15  
Nouvelles

Il n'est plus de vacances pour l'homme des temps modernes. Je m'en étais allé aux champs, ces jours derniers, pour épuceronner les rosiers de mon jardin, tailler mes treilles, donner du sécateur dans l'élan printanier des rejets, surgeons et gourmands des arbres de mon verger. L'existence m'était douce et je n'avais d'autre souci que la santé de mes jeunes cantaloups, menacés dès leur naissance par la limace et l'escargot, quand, un matin, dans mon courrier, j'ouvris une lettre qui m'ôta pour toute la journée la paix de l'esprit.

« Que pensez-vous de Gide ? m'y demandait-on. Quelle influence a-t-il exercée sur vous ? »

C'est effrayant d'être questionné sur Gide à l'heure où, sous un ciel sans nuage, tout vous paraît simple et harmonieux, où les lilas s'épanouissent, où les loriots chantent dans les bosquets, parce qu'il est dans l'ordre de la nature que les lilas s'ouvrent en avril et que les loriots se sentent en humeur de chanter quand les lilas sont en fleurs.

« Que pensez-vous de Gide ? »

Je m'assis sous une tonnelle et j'entrepris de réfléchir. Malheureusement, mes yeux tombèrent sur un pinson qui faisait toutes sortes de manières autour d'une pinsonne : il gonflait ses plumes, sautait sur place, jetait sa tête en arrière dans une sorte de pâmoison. Il était assez ridicule ; aussi la dame n'y prêtait-elle aucune attention. Enfin elle s'envola et il s'élança derrière elle.

« Gide, me dis-je, est très différent de ce pinson. Mais ce n'est pas une réponse à faire à une enquête. »

Je poursuivis ma méditation. A cause des chants d'oiseaux, des bourdonnements d'insectes, elle s'éloignait de moi à grands pas et je dus me lever pour courir après elle. Elle m'entraîna vers le potager.

Le soleil frappait les espaliers, dardait sur les fleurs des pêchers des rayons si ardents, si directs qu'elles semblaient s'abandonner et mourir de plaisir entre leurs pétales défaillants. Un peu plus loin, de jeunes cerisiers attiraient à eux, par l'éclat de leurs bouquets et la douceur de leur parfum d'amande, une multitude d'abeilles : elles allaient et venaient de fleur en fleur, les antennes et les pattes chargées de pollen, accomplissant avec frénésie leur mission fécondante, unissant de force ou de consentement les étamines mâles aux pistils femelles et préparant à nos soifs de l'été de lourdes cerises juteuses. Gide ?... Gide ?... Mais la réponse n'était ni dans les pêchers, ni dans les cerisiers.

ter  
s'a  
n'a  
sai  
l'a  
joi  
êtr  
de  
  
tiq  
ch  
pr  
soi  
A  
bo  
di  
n'  
  
je  
tai  
vil  
iss  
va  
ell  
de  
to  
qu  
en  
mi  
je  
at  
su  
dt  
c'  
le  
j'  
bé  
«  
ro  
te  
m  
ég  
bé  
qu  
ne  
ra  
el  
sa  
  
oi  
m  
cl  
d'  
vi  
à  
qu  
d

Gide ?... Mais la réponse n'était ni dans les pêcheurs, ni dans les cerisiers.

Je m'en retournai au jardin, je gagnai une allée de tilleuls. Rien n'est favorable à la méditation comme une allée de tilleuls : l'alignement des arbres, le plafonnement de leurs branches ordonnées disciplinent la pensée, la maintiennent dans la raison. C'est l'allée du bréviaire, c'est un déambulatoire aux vivantes colonnes ; les messieurs de Port-Royal y mettaient certainement en jeu le mécanisme de leurs austères spéculations. Aussi comptais-je bien y trouver la réponse que je cherchais. Hélas ! l'écorce des tilleuls attire une espèce de joli insecte, habillé de rouge et de noir, qu'on appelle communément le « suisse », ou le « boeuf », ou le « sergent », et qui pullule au printemps. Ces charmantes bêtes sont naturellement portées à de persévérantes amours qui les tiennent unies deux à deux pendant de longues journées. Cet état en quelque sorte siamois ne les empêche point de vaquer à leurs occupations, d'aller et de venir sur leurs six paires de pattes et de courir sur le sable d'un rond de soleil à l'autre. J'admirais ces mourvantes unions et qu'on pût demeurer enlacés tout en menant le train quotidien de l'existence, en cherchant sa nourriture, en allant à la promenade, en se visitant entre voisins. Ces « boeufs », ces « sergents » étaient dans la norme de la vie ; ils se soumettaient avec un plaisir non douteux aux lois de l'espèce. Il faut dire que, dans leur cas, ces lois-là ne manquaient pas d'agrément.

Ainsi j'allais songeant entre les tilleuls de cette allée sableuse. De Gide, il n'était plus question.

Il fallait pourtant bien que j'arrivasse à me faire une opinion sur lui, car je n'ai pas pour habitude de laisser une lettre sans réponse. Je quittai mon déambulatoire et ses spectacles biologiques et je me rendis dans un petit bois de pins, proche de ma maison, où tout semblait m'inviter à relire en moi-même, parmi la sérénité des fûts mauves et l'odeur essentielle des résines coulantes, la leçon de bonheur des *Nourritures terrestres*. Je m'étendis sur la mousse, les mains à la nuque, un brin de bruyère entre les dents, comme un berger de bucolique.

« Voyons, me disais-je, l'enseignement de Gide conduit l'individu à se chercher dans une solitude de l'âme que viennent seuls visiter les éléments dissociés de la personnalité. »

Quoique la formule fût assez lourde et manquât de clarté, j'étais soulagé de l'avoir proposée à ma songerie et je m'en fusse con-

155  
Nouvelles  
littéraires  
17 mai 1930

tenté, si une pie, passant dans mon ciel et s'arrêtant à la cime qui me donnait de l'ombre, n'avait poussé, juste à ce moment, je ne sais quel éclat de rire qui me sembla avoir l'accent de la moquerie. Elle fut bientôt rejointe par une compagne, qui pouvait bien être un compagnon, car il m'apparut qu'à elles deux elles bâtissaient un nid.

« Voilà un oiseau, me dis-je, qui ne pratique point les joies de la solitude de l'âme. Il choisit une compagne; il échange avec elle des propos qui, pour bruyants qu'ils soient, n'en sont peut-être pas moins de galants propos. A eux deux ils font un nid; ils trouvent leur bonheur dans la fondation d'une famille. Tandis qu'André Gide... Mais aussi André Gide n'est pas une pie. »

Chassé par le vacarme de ces intempestifs, je transportai ailleurs le chantier de ma méditation. Je sortis du bois; je pris la route du village. Elle s'allonge au flanc d'un coteau issu d'une plaine couverte de vigne et d'un vallon planté de peupliers. Elle est sinueuse; elle traverse un champ de seigle, passe entre deux murs, aborde un boqueteau qu'elle contourne à l'instant où l'on espérait y trouver quelque fraîcheur; en somme, assez semblable en ses façons à l'homme des *Nourritures*, lui-même plein de détours, tantôt jouant le franc-jeu, tantôt emmurant sa pensée, à la vérité aussi attirant que décevant. Je comptais la suivre jusqu'à l'endroit où elle pique soudain du nez pour franchir le ruisseau de la Font; c'est un lieu solitaire, envahi par les roseaux, les prêles et le bel iris jaune des marais, j'étais bien sûr d'y mener à bonne fin la délibération dont ce pinson, ces abeilles, ces « bœufs » et ces pies étaient venus interrompre le développement avec un à-propos qui tenait de la conspiration. Et déjà je renouais ma pensée au thème gidien de la solitude égoïstique, quand j'aperçus une voiture à bâche verte arrêtée là entre deux saules et que je reconnus pour celle de la fille Percineau. La fille Percineau fait chaque matin le ramassage du lait dans les fermes d'alentour; elle le livre ensuite à la laiterie coopérative.

« Elle est sur la fin de sa tournée, pensai-je. Elle va reprendre sa route. »

Je ne la vis pourtant point sur le siège, où elle se tient d'habitude en lisant des romans d'amour à 0 fr. 60, pendant que son cheval la mène de ferme en ferme sans besoin d'être guidé. Mais j'entendis sous la bâche verte un bruit de rires étouffés. Je m'arrêtai à quelque distance de la voiture, pensant bien qu'il s'y passait des choses très différentes de celles sur lesquelles, depuis le matin, ma pensée tentait vainement de se fixer. En effet, aux chuchotements que je perçus quand les rires se calmèrent, il s'y passait, sans aucun doute, qu'un jeune homme et une jeune fille étaient près de céder aux conseils de la nature. Or, on sait que sur la fin d'avril la nature conseille aux pinsons de faire des nids, aux « bœufs » de marcher sur douze pattes au lieu de six, aux pies de bâtir des nids et aux laitières de n'être point cruelles à ceux qui leur viennent prendre un baiser sous la bâche verte de leur carriole.

« Que pensez-vous de Gide ? »

Que penser de Gide par ce matin de printemps où les êtres rencontrés ne vivaient que deux par deux alors que lui vit en impair, — j'entends dans le sens où le cœur, le cerveau sont impairs? — Que penser de celui qui a écrit : *Ne l'attache en toi qu'à ce que tu sens qui n'est nulle part ailleurs qu'en toi-même*, alors que la nature guidait les êtres qui m'entouraient vers le plaisir partagé, alors que la fille Percineau, entre ses jattes de lait, combattait la solitude de son âme en faisant à un autre le don de ses lèvres?

Je pensai qu'il valait mieux remettre ma réponse à plus tard, attendre pour la méditer que je fusse rentré à Paris, que j'eusse repris contact avec le microcosme littéraire où les idées l'emportent sur les faits, où l'enseignement d'André Gide n'est point contredit par les leçons de la nature, et, laissant la laitière à ses ébats, je poussai jusqu'au village pour y boire un verre de vin blanc avec mon ami, le forgeron-poète.

Maurice BEDEL.